

# LES MÉTÉOROLOGIES LYRIQUES D'HANS HARTUNG

À Landerneau, au Fonds pour la culture Hélène et Édouard Leclerc, l'exposition réalisée par Xavier Douroux consacrée à Hans Hartung et à l'abstraction lyrique est un véritable coup de tonnerre en pays breton ! Zébrures, giclures, griffures, hachures, entailles, sillons, images de foudre et de roulements rappellent le temps où « il pleuvait sans cesse sur Brest (...) une pluie de fer, de feu, d'acier, de sang ». Devant l'œuvre d'Hartung, nous sommes face au témoignage d'une humanité à un degré zéro, ce qui fait de l'artiste un des éclaireurs majeurs des nouveaux chemins de la peinture ouverts comme à coups de convulsions rageuses.

PAR RENAUD FAROUX

## *Hartung et les peintres lyriques*

FONDS HÉLÈNE ET ÉDOUARD LECLERC POUR LA CULTURE,  
LANDERNEAU. DU 10 DÉCEMBRE 2016 AU 17 AVRIL 2017  
Commissariat : Xavier Douroux

## Tempête graphique

Par Toutatis ! Il y a du magnétisme dans l'air quand les pièces de Hartung conservées dans sa Fondation d'Antibes déboulent en Bretagne ! Pas étonnant quand on a en mémoire un souvenir rapporté par son ami le peintre Ladislav Kijno. Hartung lui avait raconté qu'il avait été traumatisé enfant par un soir d'orage sous un ciel zébré d'éclairs. Sur un de ses cahiers d'écolier, il avait voulu attraper au vol les éclairs dès qu'ils apparaissaient. Il fallait qu'il ait achevé de tracer leurs zigzags sur la page avant que n'éclate le tonnerre. Ainsi, il pensait conjurer la foudre. Rien ne pouvait lui arriver si son trait suivait la vitesse des éclairs qui lui ont donné le sens de la vitesse du trait, l'envie de saisir, par le crayon ou le pinceau, l'instantané et lui ont fait connaître l'urgence de la spontanéité ! À propos de son maître, Kijno parlait aussi de sa soif d'astronomie, de sa

passion pour la photographie et le comparait à Giorgione en convoquant la fameuse zébrure jaune de la « Tempête » du musée de l'Académie à Venise.

L'exposition développe de façon réussie ses souvenirs « météorologiques » dans une élégante initiative scénographique qui met remarquablement en valeur une grande vague de chefs-d'œuvre rigoureusement choisis. Le long du parcours, à partir de constructions de petites cellules, sont présentés d'autres artistes, ce qui permet d'éviter une confrontation directe avec les tableaux et dessins de Hartung qui aurait nuï à la cohérence de l'ensemble et laisse vibrer ainsi les différentes pièces présentées. Ces chambres en îlots qui ponctuent la traversée présentent des toiles impressionnantes de Gérard Schneider, Simon Hantaï, Fritz Winter, Jean Degottex, Cy Twombly, Helen Frankenthaler, Sigmar Polke, Shirley Jaffe, et Georges Mathieu qui a poussé la science linéaire du maître dans une calli-

Hans Hartung. T1963-R38.  
1963, vinylique sur toile, 180 x 142 cm.  
Fondation Hartung-Bergman, Antibes.





Jean Degottex. *L'Adret*. 1959, huile sur toile, 201 x 367,8 cm. Fondation Gandur pour l'Art, Genève.

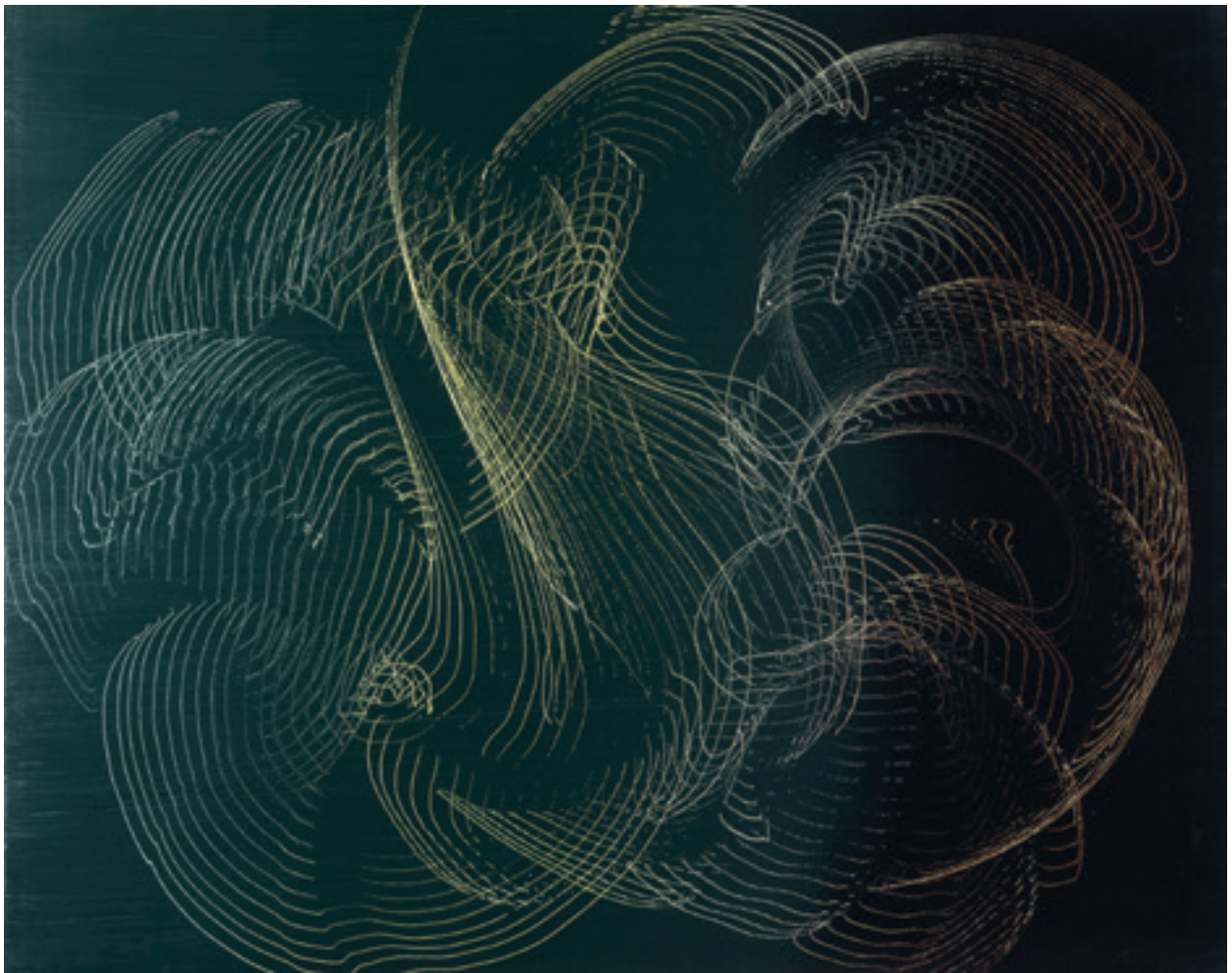
graphie d'entrelacs spontanés. Cette énumération permet d'apprécier à quel point Hartung avait servi de catalyseur pour des peintres authentiques partis de son travail pour aboutir ailleurs. L'exposition s'enrichit ainsi en proposant oppositions et liaisons avec des toiles de ces grands artistes qui évoquent par le signe d'autres recherches esthétiques faites de conflits violents, de l'utilisation du hasard comme de l'automatisme, de grandes respirations, de rapports certains avec la musique et la spiritualité. Comme le rappelle Michel Ragon : « Les pionniers sont souvent découverts grâce à leurs suiveurs. Les suiveurs font la mode et un pionnier leur est nécessaire. C'est ainsi que Fautrier est devenu le père de l'informel. C'est ainsi que Hartung est devenu le précurseur du tachisme ! »

## « T » pour tache

Dès 1934, Hartung nomme ses toiles *Taches d'encre* et prend alors la décision de les désigner de la lettre « T » suivie de la date et d'un numéro d'ordre. Il poursuit alors des variations multiples sur un petit nombre de thèmes purement formels. Les tracés à grands coups de pinceau souple sur des fonds uniformes aboutissent à l'organisation de signes comme des croissants, des boucles, des hiéroglyphes anguleux suscités par un geste puissant. Puis les lignes se font frémissantes, assemblées en faisceaux, et se déploient telles des gerbes, des

brassées de traits flexibles dans l'espace. À partir des années 1960 apparaissent des grattages dans la pâte épaisse encore fraîche où le noir se fait de plus en plus prédominant ; puis d'immenses marques sombres aux contours indécis sur des toiles de grands formats envahissent presque toute la surface.

Les espaces d'Hartung se constituent d'un mouvement dont l'origine automatique préside à l'émergence d'une écriture composée de croix, de barres, de paraphe, d'écheveaux, de biffures et de griffures en diagonales. Marques et taches associées ou dissociées sont quelquefois si envahissantes qu'elles occupent toute la surface du support : lignes brisées, instantanées, rayures, masse compacte souvent circulaire ou ovale, fond sans fin, indistinct et mouvant s'accordent pour créer la lumière qui enveloppe et rayonne à la fois, baignant poétiquement tous les éléments du tableau dans une clarté où les noirs sont essentiels à la tonalité ! À propos de l'aspect méditatif de ses œuvres, il déclare : « Je n'exclue pas le fait de voir, au contraire, mais la vue n'est pas notre seul mode de connaissance. Nous avons bien d'autres manières de connaître, le peintre veut rendre compte de tout ce qui constitue l'expérience de la vie ; notre entourage, nous-mêmes, tout ce qui concourt à former notre connaissance du monde, toutes nos émotions. » Il explique pourtant que sa peinture n'est pas une projection psychique directe et déclare : « Un cri, pas exemple, ce n'est pas de l'art. Un



Hans Hartung. T1962-L34. 1962, vinylique sur toile, 142 x 180 cm. Fondation Hartung-Bergman, Antibes.

cri, ce n'est rien encore... » On songe alors dans le même registre à de Staël quand il disait : « On ne peint jamais ce qu'on voit ou qu'on croit voir, on peint à mille vibrations le coup reçu, à recevoir. » Devant les tableaux du maître de la gestualité tout en explosions spontanées et méthodiques – où traces et couleurs mêlent leurs affinités –, il reste possible d'évoquer les couleurs musicales de la composition contemporaine de Pierre Boulez, *Un marteau sans maître*!

## Académisme et provocation

Face aux grandioses murs de dessins et pastels, on découvre les toiles leur correspondant : jusqu'en 1960, Hartung utilise le report du dessin sur toiles aux détails prêts. Si l'artiste donne l'impression d'improviser, il ne laisse rien au hasard et se tient à l'écart des coulées de couleurs – sauf dans ses œuvres ultimes, réalisées à la sulfateuse... Dans une patiente élaboration, son « dressage instinctif de son geste », par une réduction

de sa gamme chromatique, gagne en efficacité dans sa violence d'inscription. Alors, dans cette exposition, pourquoi quelque part un certain sentiment de confusion ? Trop de lyrisme, trop de baroque et de calligraphies tournoyantes ou au contraire trop de dépouillement zen ? À moins qu'il ne s'agisse d'une relecture assumée du commissaire de l'exposition qui a choisi de dépasser les codes établis de l'abstraction lyrique européenne et de l'éternel combat entre Paris et New York dans les années 1950. On songe pourtant aux présentations du galeriste Jean Fournier au début des années 1960 et à sa volonté de faire le lien entre lyrisme à l'européenne et expressionnisme abstrait américain. En voulant sortir aujourd'hui Hans Hartung « du gang de l'abstraction à vent », comme le disait ironiquement Nicolas de Staël quand il remerciait Bernard Dorival de l'avoir coupé de l'École de Paris, on peut toujours adhérer à ce qu'affirmait Ladislav Kijno quand il proclamait simplement : « Hartung est le plus grand ! » ■